

La Forteresse de la méditation : une maison des illustres Alexandra David-Neel et la promotion du bouddhisme en France

« Quel est donc le charme redoutable de ce pays étrange où toujours sont retournés ceux
qui l'avaient une fois entrevu ? »

Jacques Bacot, *Le Tibet révolté* (1912)

Ministère de la Culture et de la Communication
Direction générale des patrimoines
Département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique

Rapport réalisé par Marion DAPSANCE
Docteur en anthropologie de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes
Affiliée au LAHIC-EHESS
105, Boulevard Raspail,
75006 Paris

Allocation de recherche octroyée en 2014
Numéro de l'arrêté : 2101289844 (1er mars 2014)

Résumé : Ce rapport explore les modalités de construction d'un lieu de savoir mixte. Samten Dzong (« la Forteresse de la méditation »), musée consacré à l'exploratrice et écrivain Alexandra David-Neel, est en effet à la fois une « maison d'écrivain », c'est-à-dire un lieu de mémoire inscrit dans le patrimoine littéraire français, et un centre d'introduction au bouddhisme tibétain, dans lequel l'écrivain, matérialisé par le lieu et par les guides du musée, joue le rôle d'initiateur. En suivant le fil de la visite proposée aux visiteurs, nous verrons que les employés du musée accompagnent les visiteurs dans le sillage des voyages effectués par l'exploratrice, jusqu'à les conduire, si possible, vers la pratique du bouddhisme tibétain – alors même qu'Alexandra David-Neel, une fois ses enquêtes de terrain terminées, n'a jamais pratiqué par conviction les rituels tantriques. Nous constaterons également que chacun des membres de la Fondation Alexandra David-Neel imprime sa marque personnelle sur l'institution, l'orientant dans un sens ou dans un autre, en fonction de sa propre compréhension de l'écrivain et de son œuvre.

Sommaire

Introduction.....	p.4
1. Scène tantrique et scène de campement : l'ethnologue en action ou les coulisses de l'écriture.....	p.14
2. S'émouvoir avec film édifiant : biographie en images d'une « femme extraordinaire ».....	p.24
3. La salle d'exposition des photographies d'Alexandra David-Néel : prendre connaissance des preuves.....	p.31
4. La maison historique. Entre lieu de mémoire et lieu de culte : ressentir la présence de l'écrivain.....	p.33
Conclusion : Désirs d'extensions.....	p.47

Introduction

La maison de l'écrivain et exploratrice Alexandra David-Neel, se trouve à Digne-les-Bains, préfecture des Alpes de Haute Provence. Située à 608 mètres d'altitude, dans la vallée de la Bléone, la ville compte 17 400 habitants. A partir du centre-ville, on parvient à la Fondation en suivant sur 1500 mètres environ la route de Nice, qui longe la rivière. La Fondation se situe dans un quartier excentré baptisé « les Ferréols ». L'entrée, située sur le bord de la route, a de quoi surprendre, car la description habituellement faite de la maison donne l'impression d'un lieu retiré, qui serait accessible après maints détours montagneux. On la repère d'assez loin, grâce à ses drapeaux de prières tibétains colorés. On accède à la Fondation après avoir franchi un portique de style chinois. A l'entrée du parc, sur la gauche, se trouve un rocher portant l'inscription : « A la mémoire de l'exploratrice Alexandra David-Neel et de son fils adoptif, le lama Yongden ». Y figure également une plaque en cuivre offerte par le Dalaï Lama, avec l'inscription tibétaine : « Om mani padme hung ». Un peu plus haut sur le talus sont plantés trois grands mâts portant le drapeau tibétain, le drapeau français et celui de la région.

Le parc comporte aujourd'hui deux maisons : la maison historique où a vécu Alexandra David-Neel et une extension récente permettant d'abriter les archives et les expositions de photographies et d'objets de voyage, ainsi que le nouveau logement de Marie-Madeleine Peyronnet. La première, qui constitue Samten Dzong à proprement parler, est plutôt petite, blanche avec des volets peints en bordeaux pour rappeler le style tibétain. Elle est également ornée d'un clocheton cuivré au sommet du toit. Achetée en 1927 par l'auteur à son retour du voyage à Lhassa, elle fut un lieu d'écriture, de vie, et enfin de mort en 1969. Progressivement agrandie par l'ajout de pièces destinées à accueillir « les malles » (objets et manuscrits recueillis au cours des voyages de l'exploratrice), elle comprend aujourd'hui une dizaine de pièces dont plusieurs sont ouvertes à la visite.

La maison est gérée par la Fondation Alexandra David-Neel (créée en 1977) et la municipalité de Digne. Baptisée par l'auteur « Samten Dzong » – « la forteresse de la méditation » en tibétain –, la maison a été inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1996 et a reçu en 2011 le label de « maison des illustres ». Ce label vise à faire connaître des lieux ouverts au public, dont la mission principale est

de transmettre la mémoire d'individus ayant influencé l'histoire régionale et nationale, d'un point de vue politique, social ou culturel (écrivains, artistes, musiciens, scientifiques, explorateurs, hommes politiques). Samten Dzong a fait partie des 111 anciennes demeures d'illustres personnages qui ont bénéficié de cette reconnaissance lors de la première campagne de labellisation (en 2010-2011, la seconde ayant eu lieu en 2012-2013) : villa Lumières à Lyon, maison natale de Charles de Gaulle à Lille, château de Montaigne en Aquitaine, château de Combourg, demeure de Chateaubriand, « Maison de Tante Léonie » de Marcel Proust, etc. On compte aujourd'hui 171 Maisons des Illustres. Le label¹ permet aux établissements de bénéficier, notamment, d'une légitimité et d'une visibilité accrues, grâce à une mention dans divers documents officiels et sur le site du Ministère de la Culture et de la Communication ainsi que de conseils de la part des DRAC concernant des domaines spécifiques (conservation, expositions, médiation, accueil, édition) et de la part de la Fondation du patrimoine (aides européennes, nationales, régionales ou mécénat). Il offre également des déductions fiscales (article 41 H de l'annexe III du Code général des impôts : avantages

¹ Voir les modalités d'attribution du label (document PDF) sur le site du ministère de la Culture et de la Communication, <http://www.culturecommunication.gouv.fr/En-pratique/Protections-labels-et-appellations/Le-label-Maisons-des-Illustres>

fiscaux attribués aux immeubles « qui font partie du patrimoine national en raison de leur caractère historique ou artistique particulier »). Le label est valable 5 ans, renouvelables. Six domaines sont particulièrement examinés : l'aura du personnage, l'authenticité du lieu, le propos culturel, l'accompagnement à la visite, l'inscription dans un itinéraire culturel, la possibilité d'accueil du public handicapé. Une Maison d'Illustre doit présenter le lien qui unit le personnage à la maison, le projet culturel, la valorisation touristique et la communication autour du lieu. Samten Dzong est également enregistrée auprès de la Fédération des maisons d'écrivains et des patrimoines littéraires².

Comprendre Samten Dzong : qu'est-ce qu'un lieu consacré à « l'Illustre » ?

Sur la page de présentation que lui consacre le site du ministère de la Culture³, Samten Dzong est présenté comme un lieu de méditation, un « ermitage » situé à l'abri du monde, sur des hauteurs alpines comparables aux cimes de l'Himalaya, un lieu dans lequel Alexandra David Neel a continué en esprit ses voyages effectués physiquement à

² <http://www.litterature-lieux.com/fiche-site-358.htm>

³ <http://www.culture.fr/Ressources/Labels/Maisons-des-illustres/Maison-Samten-Dzong-Alexandra-David-Neel>

travers l'Asie. Dans les différents matériaux qui présentent le lieu (office du tourisme de Digne, site internet de la Fondation ADN, sites touristiques...), c'est le « cheminement spirituel » du personnage qui est systématiquement mis en avant, plutôt que sa qualité de créatrice littéraire ou de savante orientaliste. Selon la responsable de la maison et dernière secrétaire d'Alexandra David-Neel, Marie-Madeleine Peyronnet, l'œuvre littéraire de l'exploratrice n'est que l'un des supports grâce auxquels il est possible d'« entrer en contact avec Alexandra » et de la « connaître vraiment ». La « rencontre » se ferait, bien plus que dans ses écrits, dans les lieux retirés de sa « méditation »⁴. C'est ainsi la trace physique du maître spirituel que l'on recherche, le ressenti d'une « atmosphère » qui serait le propre des « grands maîtres »⁵.

Ici, l'écrivain semble renouer avec le religieux, mais un religieux exotique, « tibétain », et tirer de lui la légitimité de sa consécration comme « personnage illustre » – alors que nombre d'écrivains de sa génération s'en sont, au contraire, précisément

⁴ Discussion avec son ancienne secrétaire, Marie-Madeleine Peyronnet.

⁵ La thématique de « l'atmosphère » du saint bouddhiste est très développée dans les « centres du dharma » occidentaux, cf ma thèse de doctorat en anthropologie intitulée « 'Ceci n'est pas une religion'. L'apprentissage du *dharma* selon Rigpa (France) » (soutenue le 7 décembre 2013). Peut-être l'insistance sur « l'atmosphère » est ici une acuité particulièrement développée à l'efficacité évocatrice qui est l'une des caractéristiques de l'intérêt patrimonial des maisons d'écrivains selon D. Fabre (article).

écartés⁶. Samten Dzong s'annonce comme le lieu d'une expérimentation : comment rendre sensible – du point de vue des organisateurs – et comment découvrir – du point de vue des visiteurs – un écrivain sans passer par ses livres ? La maison semble en effet conçue comme un reflet de « l'esprit » d'Alexandra David-Neel, comme le sont, sous forme d'artefacts différents, ses récits de voyage, sa correspondance, ses écrits savants et ses romans ésotériques. L'auteur est en effet davantage présentée avant tout comme un maître spirituel de toute première importance : une pionnière dans l'art de pénétrer l'univers du bouddhisme (au propre comme au figuré : « première femme à pénétrer à Lhasa en 1924 mais aussi les ermitages tibétains », « celle qui a amené la pensée du Bouddha en Occident, démontrant par là sa modernité et son adaptation possible »)⁷...

Un autre indice vient étayer l'hypothèse d'une maison-voyage (avec le double registre : voyages physiques, voyages spirituels)⁸ : Samten Dzong est fréquemment décrit par les visiteurs et par les organisateurs des visites comme « un petit coin de Tibet en Provence ». Ainsi l'écrivain n'est-il pas simplement l'auteur d'écrits variés mais

⁶ Voir Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, Corti, 1973.

⁷ Site du ministère de la Culture et de la Communication.

⁸ Notons qu'à la suite de l'auteur elle-même, deux termes sont systématiquement associés à Alexandra David-Neel, « voyage » et « esprit », comme en témoigne notamment la biographie à caractère hagiographique de Joëlle Désiré-Marchand, *Alexandra David-Neel, Vie et voyages : Itinéraires géographiques et spirituels*, Paris, Arthaud, 2009.

également la créatrice d'univers culturels exotiques, qu'elle manifeste en sa propre demeure (temple tibétain, objets de culte, mandala de sable conservé, manuscrits...). Ce sont ces univers mettant en contact Europe et Asie que le visiteur est amené à visiter. Samten Dzong ne ressemble donc pas à une maison d'écrivain comme les autres : il ne s'agit pas uniquement d'un lieu de vie et d'écriture devenu patrimoine – qui donnerait à voir les coulisses d'une création littéraire mise en scène –, mais plutôt de la matérialisation (par les objets, les images, les évocations de sa secrétaire, les films...) de son voyage perpétuel, que le visiteur est invité à poursuivre. Le cheminement d'Alexandra David Neel, qui a commencé par le voyage exotique et s'est terminé avec la retraite spirituelle dans « l'ermitage » provençal, est retracé dans le parcours proposé par le musée : évocation des grands voyages en Asie d'ADN (exposition de photographies, objets rituels façonnés par des religieux tibétains), salle de méditation, chambre-bureau, et conférences (orales par un moine ou un laïc tibétain ou vidéos) sur la « culture tibétaine ». Marie-Madeleine Peyronnet, mémoire vivante du maître, est le guide de cette rencontre avec Alexandra David Neel. Mais à quoi mène exactement le périple du visiteur ? Vers quelle finalité le musée est-il orienté ? Dans quel sens la

mémoire de l'exploratrice est-elle convoquée ? Quelles activités sont organisées, quelles valeurs sont-elles prônées aujourd'hui au nom de l'exploratrice ? Nous verrons que cette maison d'écrivain sert actuellement de 'lieu de mémoire' littéraire⁹ autant que de centre de promotion du bouddhisme – et même de centre de recrutement pour lamas tibétains désireux de transmettre leurs traditions.

Objectifs et étapes de l'enquête ethnographique

Dans le cadre de mon enquête ethnographique (du 7 au 14 juin 2014), complétée par la lecture des œuvres d'Alexandra David-Neel (notamment sa correspondance avec son mari), j'ai cherché à comprendre comment, en réinvestissant de religiosité exotique un lieu pourtant construit sur le modèle d'un 'transfert de sacralité'¹⁰ sur la figure de l'écrivain, Samten Dzong contribue à la diffusion du bouddhisme tibétain en France, et peut-être plus largement encore (dans la mesure où de nombreux visiteurs viennent également de l'étranger). Le lieu où s'exerça le « sacerdoce laïque »¹¹ d'un auteur

⁹ Suivant le concept historique mis en avant par les auteurs des *Lieux de mémoire*, ouvrage publié sous la direction de Pierre Nora entre 1984 et 1992.

¹⁰ Selon la terminologie et l'optique développées par le Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire de l'Institution de la Culture (LAHIC-EHESS), voir <http://www.iiaac.cnrs.fr/lahic/article40.html>.

¹¹ P. Bénichou, *Le sacre de l'écrivain*, op.cit.

français, en acquérant une nouvelle dimension religieuse, devient du même coup un centre de valorisation et d'institution des religions tibétaines, à côté des « centres du dharma » et des festivals de culture tibétaine. Comme nous le verrons, cette transformation de la maison d'écrivain (lieu de mémoire) en centre d'initiation au bouddhisme tibétain (lieu de savoir à dimension culturelle) est largement tributaire de la mythologie développée par la Fondation au sujet d'Alexandra David-Neel. En effet, en reprenant l'image que l'exploratrice a donnée de sa propre personne, Marie-Madeleine Peyronnet et, à sa suite, les membres de Samten Dzong, entretiennent le culte d'Alexandra David-Neel comme sainte bouddhique (plutôt que comme simple écrivain de voyages) et comme prophète d'un bouddhisme « authentique » pour l'Occident, dont elle aurait été l'une des premières et des plus efficaces initiatrices. Ce sont les formes et les modalités de la construction d'un tel lieu mixte (lieu de mémoire /lieu de savoir/lieu de culte) que cette étude se propose d'identifier.

Pour plus de clarté et pour rester fidèle à la manière qu'ont les membres de la Fondation de présenter les lieux, je suivrai le fil de la visite guidée offerte aux touristes. Nous verrons que cette maison d'écrivain est constituée de plusieurs univers culturels,

porté chacun par des acteurs variés, appartenant à des générations différentes, dotés de caractères contrastés aux intérêts personnels divers, développant chacun une interprétation originale de ce personnage légendaire qu'est devenue Alexandra David-Néel. La visite commence par la seconde maison, construite de longues années après l'installation d'Alexandra David-Neel dans la première, que je qualifierai d'« historique », puisque c'est là que cette dernière a vécu. La maison historique est la « maison d'écrivain » à proprement parler, tandis que la seconde, qui lui fait face, comprend l'appartement de Marie-Madeleine Peyronnet, ainsi que plusieurs salles d'exposition : au rez-de-chaussée, à droite, pour les photos de voyages d'Alexandra David-Neel ; au rez-de-chaussée, à gauche, des sanitaires et une salle de projection ; à l'étage, une salle d'exposition de scènes tibétaines, l'appartement de Marie-Madeleine Peyronnet et une salle d'archives. Le bâtiment est en cours d'agrandissement avec la construction et l'aménagement d'un ensemble de salles réservées à l'exposition de peintures et d'objets sacrés tibétains.

1. Scène tantrique et scène de campement : l'ethnologue en action ou les coulisses de l'écriture

Les visites se font à partir de l'arrière de la maison. Dans le jardin, des bancs et une petite table ont été aménagés pour permettre aux visiteurs de patienter confortablement en attendant l'ouverture. Après avoir déposé leurs sacs à la consigne de la maison d'Alexandra David-Néel, les visiteurs sont invités à se rendre dans la seconde maison, où le guide, à l'entrée, fait une petite introduction sur Alexandra David-Neel, en tant qu'exploratrice. Puis, le groupe s'engage dans l'escalier et parvient dans la grande salle d'exposition consacrée aux voyages d'Alexandra David-Neel.

Lors des différentes visites que j'ai effectuées à Samten Dzong en juin 2014, le nombre de visiteurs variait entre trois et une vingtaine de personnes par créneau horaire (10h, 14h, 15h30). Quatre guides employés par la mairie se partageaient le travail : Patricia, Clothilde, Miette et Clément. Patricia est une grande femme blonde et dynamique, âgée d'environ 45 ans. Ancien mannequin, elle a travaillé dans la publicité, a été facteur d'orgues et de clavecins, et même « châtelaine » en raison de son mariage ou de son concubinat avec un homme riche. Dégoutée de ce qu'elle estime avoir été une

vie de mensonge et d'hypocrisie, elle a « tout plaqué pour venir ici avec (sa) caravane », a d'abord fait des ménages à la mairie, puis a rencontré Franck Tréguier, le second responsable du musée après Marie-Madeleine Peyronnet, qui a vu en elle une personne originale, tout à fait « en phase avec l'esprit du lieu ». Patricia affirme avoir reçu une « révélation » à la lecture approfondie des textes d'Alexandra David-Neel, notamment ses écrits de jeunesse, dont l'édition a été établie récemment (*Féministe et libertaire*, aux éditions Les nuits rouges et, surtout, édité par Marie-Madeleine Peyronnet à partir d'écrits recueillis dans des carnets et lettres de l'auteur, *La lampe de sagesse*, aux éditions du Rocher). Patricia partage la vision du monde critique voire cynique, pessimiste et élitiste d'Alexandra David-Neel. Sa critique des hommes, notamment, tout comme celle de l'exploratrice, est féroce. Clothilde est plus jeune, environ trente ans. Elle est petite, dynamique, discrète. Elle a reçu une formation en lettres classiques et est titulaire d'une licence en histoire de l'art. Elle dit avoir « atterri ici un peu par hasard », mais déclare s'y « trouver très bien », notamment en raison de son goût pour le Tibet et la montagne. Miette est une femme enjouée âgée d'environ 55 ans. Géographe de formation, elle a été « recueillie » par la Fondation à la suite d'un licenciement dans un

service archéologique départemental. Elle décrit son arrivée à la Fondation moins comme une étape dans sa carrière que comme un événement humain hautement significatif. Elle approfondit sa connaissance du personnage et de l'œuvre d'Alexandra David-Neel avec bonheur. Clément est un ancien professeur d'histoire-géographie que je n'ai pas pu rencontrer parce qu'il était absent lors de mon séjour.

Les visites de l'étage consacré aux voyages d'Alexandra David-Neel varient fortement d'une personnalité à l'autre. Patricia s'emploie allégrement à casser le « mythe de Shangri-la », n'hésitant pas à provoquer les visiteurs et à les pousser dans leurs retranchements. Elle raconte notamment, en face de la scène tantrique figurant des lamas en pleins rituels et danses cham, l'histoire des « bols chantants ». Ces supposés « bols tibétains confectionnés à partir de sept alliages précieux par de grands lamas » sont en réalité des écuelles népalaises fabriquées par des garçons des rues à partir de morceaux de ferrailles récupérés dans le caniveau. Elle explique, enthousiasmée par son rôle de démystificatrice, que ce sont les hippies venus à Katmandou dans les années 1970 qui ont introduit dans la tête des Népalais que ces bols pouvaient, effectivement, « chanter ». Les Népalais et les Tibétains exilés auraient bien tort de se priver de cette

source de revenus, quand il y a des Occidentaux assez bêtes pour croire aux vertus curatives de la vaisselle ! Aujourd'hui, explique-t-elle, ces bols sont utilisés pour leurs sons, qui sont censés guérir, « on les utilise lors de massages, de séances de yoga »... C'est une « escroquerie » qu'elle dénonce avec virulence et surtout beaucoup d'humour et de dérision. « Ils disent qu'il s'agit là d'une technique millénaire, et on vend ça une fortune ! ». Elle ajoute : « les Tibétains sont avant tout des commerçants, des caravaniers, il faut arrêter de les prendre tous pour de grands mystiques ! ». Puis, se radoucissant : « Enfin, bien sûr, c'est vrai que c'est un joli son, après tout, si on aime et que ça relaxe, pourquoi s'en priver ? D'ailleurs, si vous voulez, on en vend, à la boutique ». Elle fait tourner le maillet autour d'un bol large puis d'un plus petit, et demande aux membres de public de ressentir les vibrations avec la paume de leurs mains. « Eh ben voilà, je vous ai soignés pour pas grand chose. Vous ne pourrez pas dire que personne ne vous a fait vibrer ! ».

Patricia présente les instruments de musique et objets rituels fabriqués à partir d'ossements humains. Elle souffle dans un fémur et un tibia pour que le public entende et apprécie ce type de son. Les visiteurs sont amusés et un brin atterrés. Des rires se font

parfois entendre, mais il s'agit souvent de rires un peu gênés. Patricia en appelle à la « tolérance réciproque » (« pour eux, c'est très étrange, chez nous »). Au sujet des os, elle explique qu'« on recycle tout, chez les Tibétains ». « Est-ce que ce n'est pas plus joli de jouer dans l'os de sa grand-mère que d'apporter des fleurs sur sa tombe tous les 36 du mois ? Chacun a sa notion du respect ». Cependant, il s'agit là de son interprétation personnelle, car l'utilisation des substances et des ossements humains par les Tibétains n'a rien à voir avec un quelconque « respect » ou une quelconque démarche écologique. Il s'agit plutôt d'illustrer les notions d'impermanence et d'absence de substantialité du soi. Après le fémur, Patricia en vient à la calotte crânienne. Elle explique ce qu'est un *damaru*, le tenant dans la main et l'activant comme un tambour. « Il s'agit de deux crânes humains associés... ». Scrutant les réactions du public, elle déjoue par avance les objections qu'il pourrait lui faire, en relatant une anecdote. Une femme, lors de précédentes visites, l'aurait insultée à cause de ses plaisanteries sur « la grand-mère qui devient flûte à bec ». C'était très déplacé de la part de cette dame. Devant Patricia brandissant l'étendard de « la tolérance », le public baisse la tête.

Après avoir rapidement décrit les autres objets du rituel tantrique et évoqué très brièvement les danses *cham*, Patricia passe à la scène du campement. Au sujet d'Alexandra David-Neel, elle éprouve le besoin de rappeler son trait principal – un « caractère insupportable » – avant de décrire tour à tour les objets : la tente de l'exploratrice, sa baratte à thé, ses bottes, les drapeaux de prières tibétains. Au sujet de la baratte, elle explique que les Tibétains boivent le thé noir avec du beurre salé rance, qu'ils consomment en y jetant de la *tsampa* (farine d'orge grillée). Elle confirme, devant les mines grimaçantes ou étonnées des visiteurs, que c'est effectivement « très mauvais », mais, de nouveau, en profite pour conférer à sa visite une forte dimension morale : « il ne faut pas juger selon nos propres critères ». Elle évoque également le conseil d'un ami tibétologue qui lui aurait donné (pour le cas où l'on ne pourrait vraiment pas refuser une tasse de thé tibétain) de le boire chaud : « sinon, refroidi, il serait vraiment imbuvable ». Sur le registre culinaire, elle poursuit et parle des *momo*, occasion de rappeler que les Tibétains ne sont pas végétariens, « contrairement à ce qu'on croit ». Pour pouvoir manger de la viande malgré les interdits bouddhiques, affirme-t-elle, ils « trouvent des subterfuges », en poussant par exemple les bêtes dans le

précipice, de manière à se dédouaner de leur mort en évoquant l'accident, ou coup de grâce du karma. Elle évoque sa propre désillusion : « quand je suis arrivée ici, j'avais des étoiles plein les yeux ». Poursuivant son épingle des fausses croyances, elle précise également qu'Alexandra David-Neel avait des domestiques dans son ermitage. Les bouddhistes ne sont donc pas toujours des individus humbles et animés par la seule compassion. Le public hésite quelque fois à poser des questions. Patricia s'en étonne : « Alors, la question récurrente, vous la posez, non ? Le fusil ? Vous le voyez, là, planté dans le sol ? ». Acquiescement du public. « Pourquoi Alexandra David-Neel avait-elle un fusil ? ». Après un bref silence : « Eh non, le Tibet n'est pas seulement peuplé de grands mystiques. C'est aussi un pays de brigands », explique Patricia en référence aux livres de l'exploratrice *Mystiques et magiciens du Tibet* (1929) et *Au pays des brigands-gentilshommes* (1933). Elle explique que le Tibet de l'époque (et peut-être encore celui d'aujourd'hui) était parcouru de voleurs faisant très peu de cas de leur religion officielle. La sœur du Dalaï Lama elle-même, venue plusieurs fois à la Fondation, aurait même affirmé en parlant des représentations occidentales du Tibet : « Arrêtez tout ça ! Au Tibet, on trouve un saint une fois par an ! ». Patricia informe son

public qu'il y a « beaucoup de charlatans » parmi les Tibétains, qui se font passer pour de grands lamas. Alexandra David-Neel, dotée de sa connaissance du terrain, aurait su les repérer et les aurait même dénoncés. « Le reste », affirme Patricia en parlant des « saint tibétains », « ce sont des petites histoires pour enfants, vous avez le droit d'y croire ». Le public semblait plutôt déconcerté par ces démystifications en rafale et n'osait trop prendre la parole.

Patricia montre ensuite, sur un autre pan de mur, les sculptures en beurre colorés : les *torma*. Elle explique qu'en raison de la chaleur provençale, il n'avait pas été possible d'utiliser du beurre et qu'ils avaient dû recourir à de la margarine. Un artiste venu d'Inde les a sculptés sur place, de même que le grand mandala de sable fixé sous un verre. Elle explique que le mandala et les *torma* sont des éléments constitutifs de rituels tantriques (elle explique que les tantra sont des textes liturgiques). En août, lors des « journées tibétaines » au cours desquelles sont organisés des rituels et des enseignements bouddhiques par des lamas tibétains, « il aurait été impossible de le voir, tant il y a de visiteurs ». Elle propose au public de se renseigner sur ces journées tibétaines sur la page Face Book de la Fondation. Comprendre que ces objets ont un

sens uniquement dans le cadre de rituels et d'enseignements est selon elle indispensable.

Elle montre ensuite une exposition de photographies prises au cours de ses voyages dans l'Himalaya par Franck Tréguier, le responsable du musée. Il s'agit essentiellement de photographies de paysages et de portraits de Tibétains (enfants, lamas, moines, femmes...). Franck Tréguier est présenté par Patricia comme un « bouddhiste convaincu ». Elle se tourne ensuite vers le *chorten* (reliquaire) et la rangée de moulins à prières qui l'entoure. Elle demande aux visiteurs de les faire tourner, disant qu'ils en tireront peut-être des bénédictions, que « c'est toujours bon à prendre ». Elle explique que les différentes parties du *chorten* sont arrivées par avion et qu'un lama les a montées sur place. Ce lama a également rempli ce *chorten* de « reliques, de cendres de lamas, de *tsatsa* ». Elle explique ce que sont les *tsatsa*, petites figurines de bouddhas.

« Normalement, affirme-t-elle, il y a un mandala dedans, mais ici, il n'y en a pas : c'est la seule différence par rapport au Tibet ». La visite de cette salle touche alors à sa fin, Patricia commentant la beauté de l'autel bouddhique en bois de teck, « sculpté comme de la dentelle par un ébéniste tibétain qui a mis neuf mois à le réaliser sur place ».

Admirative, elle précise que l'artisan a même confectionné ses propres outils en arrivant

à Digne, « avec ce qui lui tombait sous la main, dans le jardin et dans le garage. Il a même utilisé l'intérieur d'un vieux pneu de voiture ».

Avec quelle vision des Tibétains les visiteurs ressortent-ils de cette visite guidée par Patricia ? Qu'ils ne sont que rarement des mystiques, souvent des commerçants et quelque fois des voleurs, doublés d'hypocrites carnivores. Bref, ils ne sont pas ce que l'on raconte d'eux habituellement et que, pour mieux les découvrir, il convient de lire l'œuvre d'Alexandra David-Neel.

J'ai assisté à plusieurs visites avec Patricia, et à deux autres, guidées par Clothilde et Miette, respectivement. Clothilde, qui s'identifie beaucoup moins au personnage et à la philosophie d'Alexandra David-Neel, adopte un style plus classique, plus posé. Elle n'entreprend aucune démythification de son public, mais communique une image beaucoup plus conventionnelle du Tibet, de ses habitants, de ses coutumes et de ses religions. Notamment, elle parle des bols tibétains sans préciser qu'ils n'ont jamais été utilisés au Tibet comme instrument de musique. Quant à Miette, elle tente de mettre en avant le contexte géographique et historique – avec quelques approximations – mais s'y investit beaucoup moins personnellement que Patricia. Chaque guide

imprime sa marque personnelle sur la visite, en fonction de ses connaissances et de sa compréhension de l'œuvre d'Alexandra David-Neel.

2. S'émouvoir avec film édifiant : biographie en images d'une « femme extraordinaire »

Après avoir fait le tour de la salle des voyages à l'étage, le guide fait descendre les visiteurs dans la salle de projection. Une fois que tout le monde a pris place sur une chaise, le guide diffuse un film présentant la vie de l'exploratrice-écrivain. Celui-ci commence par une présentation par Marie-Madeleine Peyronnet de sa rencontre fatale avec Alexandra David-Neel. « Si j'avais su, j'aurais fait demi-tour », affirme-t-elle d'emblée. La musique, le gros plan sur la vieille dame, les mots utilisés ont un fort potentiel émouvant. On voit l'ancienne « secrétaire » (en fait essentiellement une dame de compagnie) assise à un bureau, un stylo plume à la main, écrivant sur une feuille de papier. Elle parle de la mort de l'exploratrice, de ce moment où, enfin, elle a compris à quel personnage extraordinaire elle avait eu affaire. Une fois cette présentation orale terminée, elle retourne à l'écriture de sa lettre, ou, plus probablement, comme le laisse

entendre le film, de ses mémoires. Dans une maison d'écrivain, il semble que l'écrit, la plume, le bureau, constituent le cadre le plus approprié pour parler d'un tel personnage.

La vie d'Alexandra David-Neel est en effet traitée comme un roman. On revient sur sa jeunesse, ses fugues, son indépendance d'esprit. Notre héroïne s'annonce d'emblée comme un personnage hors du commun. Tout est lu de son parcours à l'aune de son aboutissement, tous les événements qui surviennent depuis son enfance sont interprétés comme les présages, les signes, d'une destinée toute prête de s'accomplir. Le père anarchiste explique son indépendance, son esprit rebelle, tandis que la froideur de sa mère, « qui ne l'aime pas » et qui en outre est une « bigote catholique », annonce d'un même coup son rejet de la féminité, de la maternité et de l'église. Le couple de ses parents, « qui ne s'aiment pas » (non plus), semble n'avoir eu comme influence que d'instiller chez elle le rejet du mariage traditionnel, expliquant l'échec, ou du moins le caractère original, de son propre couple. « Elle préfère son père », nous apprend-on, un père qui côtoyait Victor Hugo, comme lui héros républicain exilé en Belgique. La petite Alexandra aurait d'ailleurs « sauté sur les genoux » de l'auteur de *Notre Dame de Paris*.
Pouvait-on rêver meilleur adoubement ? On évoque également l'influence des lectures

de Jules Verne, qui aurait fait naître en elle sa vocation d'exploratrice. D'ailleurs, l'enfant aurait très tôt, dès l'âge de deux ans, eu un goût prononcé pour les fugues. On nous explique qu'elle partait, téméraire fillette à robe de dentelle, jusqu'au bout du jardin, parfois même au-delà. Son goût pour « l'aventure et la découverte » était semble-t-il déjà très manifeste. Puis, vers l'âge de six ou sept ans, elle découvre son « âme jaune », à l'occasion d'un cadeau fait par sa mère : un plumier chinois. On en fait un signe évident de sa vocation d'écrivain orientaliste. La biographie en images évoque ensuite sa « quête philosophique et religieuse » à la fin de l'adolescence. Stoïcisme, théosophie, franc-maçonnerie sont évoqués, sans plus de précisions. Fidèle à sa figure de « pionnière » (première femme occidentale à entrer à Lhassa, première convertie française au bouddhisme...), Alexandra David-Neel aurait été l'une des plus actives féministes de son époque. On évoque ses écrits virulents. Puis, vient la mention des études à la Sorbonne et au Collège de France, sans plus de précisions. C'est au Musée Guimet que serait née sa vocation. Elle aurait découvert, nous dit-on, qu'elle était une « orientaliste née ». Sa découverte du bouddhisme dans les musées et dans les textes aurait hâté sa conversion au bouddhisme, ou plutôt l'éclaircissement de ce qu'elle savait

déjà, mettant un nom sur une philosophie personnelle déjà constituée par maintes lectures. Alexandra David-Neel fut ainsi la « première bouddhiste de France au sens libertaire du terme ». Cette dernière expression (« au sens libertaire du terme ») n'est pas expliquée, mais on devine qu'elle signifie qu'elle adoptait les représentations anti-chrétiennes habituellement développées à propos du bouddhisme par les savants de son époque. Rapidement est évoquée sa carrière de cantatrice : elle chanta à l'opéra de Tunis et en Indochine. Elle serait devenue chanteuse pour des raisons financières : ses parents auraient fait faillite. C'est ainsi que le destin la conduit à Tunis en 1900. Elle a largement dépassé la trentaine quand elle se laisse décider au mariage par Philippe Néel, un ingénieur décrit comme séducteur. Ce mariage est pour « Alexandra », nous dit-on, le début de la dépression. Pour soigner cette dernière, elle réclame à son mari de la laisser partir pour l'Asie. Elle devait y partir six mois, elle y resta quatorze ans. Les images montrent des appareils photographiques, des images de l'Inde au début du siècle. La voix cite des extraits des livres de l'exploratrice, parlant de son étonnement à l'égard du traitement de la mort en Inde. Ces bûchers, ces charniers, écrit-elle, effraieraient ou rebuteraient les Occidentaux raffinés. Puis, l'exploratrice décide de se rendre au Népal,

pour y « découvrir la source du bouddhisme ». Il semble qu'elle y rencontre surtout des personnages prestigieux. Le maharadjah du Sikkim lui apporte son aide, elle rencontre le 13^e Dalaï Lama, le Panchen Lama, reste deux ans et demie dans la caverne du Gomchen de Lachen qui lui donne deux bagues « de grands maîtres » et un chapelet en crâne humain, attestant « qu'elle a atteint un certain niveau et le méritait ». Ces objets seront admirés plus tard au cours de la visite de la maison historique. On évoque très brièvement ses voyages au Japon (qu'elle n'a pas aimé), en Corée et en Chine. On parle de son enchantement au monastère de Kum Bum, dans le nord-est du Tibet. Pour qui aime les livres, affirme la voix citant l'exploratrice, ce monastère est un lieu idéal. C'est dans ce monastère qu'elle commence à planifier son assaut de Lhassa. Ce voyage difficile, au cours duquel Alexandra David-Neel n'a certes pas manqué de courage, est évoqué par une série d'images : une tente, des écuelles misérables, des bottes fourrées tibétaines... On montre aussi son fameux déguisement : le vieux chapeau ramassé au bord de la route, sa robe de mendiante, et l'on explique la manière dont elle se teignait les cheveux et la peau avec de la suie pour ressembler à une indigène. On montre également des lingot, des pièces, un pistolet, une boussole, soulignant le caractère

pragmatique d' « Alexandra », qui, nous dit-on, n'était pas seulement une fière rêveuse en quête de spiritualité. On salue l'exploit sportif, « extraordinaire pour une femme de 56 ans ». En février 1924, elle atteint Lhassa. Son succès est illustré par plusieurs coupures et photographies de journaux du monde entier. Elle peut alors s'acheter, nous dit-on, Samten Dzong, « petite maison provençale », qu'elle fait agrandir pour pouvoir conserver ses manuscrits et objets ramenés de voyages. Après plusieurs années de travail d'écriture intensif, elle repart pour la Chine avec son fils adoptif, le lama Yongden, qui avait été son serviteur pendant la traversée jusqu'à Lhassa. Pour différencier les époques, on montre ses autres appareils photographiques, plus modernes que lors du premier voyage. Le temps passe, notre héroïne vieillit. Pensant partir pour quelques mois, la guerre la retient en Asie, où elle reste 9 ans. Le sort semble s'acharner à l'éloigner de l'Europe en guerre. Elle subit cependant l'adversité, les coups du sort : la perte de ses bagages, le dénuement, la mort de son mari Philippe Néel, en 1941, avec qui elle n'avait cessé de correspondre. Dans une dernière lettre à son époux décédé, elle le mentionne comme « son seul ami ». Avec le lama Yongden – dont on déduit qu'il n'était pas un « ami » – elle rentre en France. Au total, elle aura passé « 25 années

d'explorations et de recherches ». Avec l'aide de son fils adoptif, elle publie une dizaine d'ouvrages, qui continuent de la rendre célèbre. En novembre 1955, Aphur Yongden meurt, « Alexandra » a 86 ans : « tout s'effondre pour elle ». La musique de fond est tragique, précipite la larme à l'œil (5^e symphonie de Gustav Mahler, fréquemment utilisée pour ce genre d'occasions). Alexandra David-Neel, nous apprend-on, « erre d'hôtel en hôtel ». Elle fait cependant bientôt la rencontre de Marie-Madeleine Peyronnet, « qui accepte de devenir sa secrétaire ». La séquence est particulièrement émouvante. Le « Fils » est présenté sous forme de cendres à Marie-Madeleine Peyronnet, dans « le temple », une pièce remplie d'araignées, de cafards, de souris, de criquets, qu'il ne fallait pas tuer, car, disait la bonne, « Madame est bouddhiste ». Le choc est grand pour Marie-Madeleine Peyronnet, jeune femme issue d'une famille de la bonne bourgeoisie catholique, établie en Algérie. Cette dernière, que l'on voit de nouveau âgée, assise à sa table d'écriture, nous résume alors le personnage d'« Alexandra » : « Elle a su comprendre l'Asie avec une âme jaune » - une phrase qui revient de manière récurrente dans les commentaires de la dame de compagnie. Le film se termine avec « le dernier voyage d'Alexandra David-Neel » : ses cendres et celles du

Lama Yongden sont jetées dans le Gange par Marie-Madeleine Peyronnet, en vertu du testament rédigé par « l'orientaliste née ». Le film s'achève définitivement par une énumération sous forme de bande-annonce de tous les exploits d'Alexandra David-Neel : médailles et récompenses diverses. Les commentaires du public sont conformes au « mythe Alexandra David-Neel » tel qu'il est propagé par ses propres écrits, les récits officiels de la Fondation et les médias¹². Invariablement, les visiteurs s'extasient : « c'était quand même une sacrée bonne femme ! »

3. La salle d'exposition des photographies d'Alexandra David-Néel : prendre connaissance des preuves

Nous serons brève sur le contenu de cette salle, qui ne nécessite pas grand commentaire. Cependant, il s'agit d'une pièce importante, puisqu'elle présente les preuves de la véracité des écrits d'Alexandra David-Neel, quelque fois remis en cause comme autant de « légendes » voire d'« affabulations »¹³. De plus, elle offre un complément ethnographique intéressant aux écrits de l'exploratrice. On y voit en effet des

¹² Voir le mémoire de maîtrise de Pierre Cécile, « Alexandra David-Neel, un mythe contemporain », Université Paris X Nanterre, Département d'Ethnologie, Juin 1993.

¹³ Voir notamment Jeanne Denys, *Alexandra David-Neel au Tibet (une supercherie dévoilée)*, La Pensée Universelle, 1972.

photographies en noir et blanc prises au Sikkim, au Népal, en Chine pendant la seconde guerre mondiale, des portraits de l'exploratrice très âgée, son fils adoptif Yongden.

Entre des photographies de caravaniers, de tantristes, de femmes en costumes traditionnels, de nonnes crasseuses, d'une troupe de théâtre ambulant, d'un conteur, d'un corps de l'armée tibétaine, de la foire de Kum Bum, de lamas dansant le *cham*, se trouvent les deux images les plus connues : l'auteur déguisée en mendicante tibétaine, l'auteur et Yongden assis par terre devant le Potala. On y trouve aussi une collection de poupées tibétaines et quelques autres objets. A l'entrée de la salle figure également une lettre encadrée signée par l'actuel Dalaï Lama (2004), qui certifie que les « expériences » dépeintes par Alexandra David-Neel « transmettent la saveur authentique du Tibet tel qu'elle l'a trouvé ». Il ajoute : « malheureusement, en raison des changements qui ont été imposés au Tibet, beaucoup de ce qu'Alexandra David-Neel a vu s'est perdu pour toujours ». Ces images ont donc valeur de preuve, non seulement pour attester de la validité de ce que décrit l'écrivain dans ses livres, mais également comme témoignage historique, évoquant un passé définitivement révolu.

4. La maison historique. Entre lieu de mémoire et lieu de culte :

ressentir la présence de l'écrivain

Parvenu maintenant au seuil de la maison d'Alexandra David-Neel, pourvus désormais des connaissances biographiques nécessaires pour aborder son lieu de vie, de mort et d'écriture, les visiteurs s'entassent dans le hall d'entrée pour entendre les quelques mots d'introduction donnés par le guide et le début de la bande enregistrée de Marie-Madeleine Peyronnet. En effet, de manière à conserver un lien direct et « authentique » (c'est-à-dire stéréotypé) avec le lieu et son illustre habitant, et pour éviter des fatigues inutiles à l'ancienne secrétaire de l'auteur, le texte de la visite récité par cette dernière a été enregistré et est désormais systématiquement diffusé lors des visites. La personne physique qui guide les visiteurs (un employé de la mairie ou Marie-Madeleine Peyronnet elle-même lorsqu'elle n'est pas trop fatiguée) ne fait alors qu'ajouter des anecdotes ou remettre en perspective l'enregistrement.

Marie-Madeleine Peyronnet, née en 1930 en Algérie, est une femme énergique, passionnée et volubile, qui passa les dix dernières années de la vie de

l'exploratrice en qualité de secrétaire, de dame de compagnie et d'aide-soignante¹⁴.

Marie-Madeleine Peyronnet est inépuisable de louanges au sujet de celle qui l'employa lorsqu'elle avait 29 ans – sans lui donner aucun salaire ni aucune sécurité sociale, ne lui garantissant non plus aucun emploi du temps fixe. Malgré « le sale caractère » et la pénibilité du travail accompli pour la célèbre exploratrice, Marie-Madeleine Peyronnet ne cesse de répéter aux visiteurs qui l'interrogent qu'elle lui « doit tout ». Lors d'une discussion avec moi, elle affirma : « Madame Alexandra David-Néel n'avait que des défauts. Je m'explique : elle avait des qualités tellement énormes que ça en devenait des défauts. Donc, elle n'avait que des défauts (...) Elle avait beaucoup d'humour, ce qui m'a permis de la supporter, parce que sinon... Parce que j'ai souffert avec elle, aussi ! Ca a pas été facile du tout : y a pas d'heure pour travailler, pas d'heure pour manger, pas d'heure pour dormir... Quand à deux heures du matin, je lui disais : on est fatiguées, on va aller dormir, elle me répondait : ben t'es pas fatiguée puisque tu parles, elle me disait ! ». Evoquant sa rencontre décisive avec Alexandra David-Neel : « L'assistance sociale suisse, tout à fait charmante et très cultivée, m'a dit à brûle-pourpoint : ah,

¹⁴ Elle a publié les mémoires relatifs à cette période de sa vie en 1973 : Marie-Madeleine Peyronnet, *Dix ans avec Alexandra David-Néel*, Paris, Plon, 1973.

qu'est-ce que vous feriez bien, vous, avec mon amie ! Alors c'est qui votre amie, Madame ? Elle pontifie un peu et elle me dit : Madame Alexandra David-Neel ! Ah ben j'dis j'la connais pas du tout cette dame ! Elle m'a dit : je vais te présenter à elle ! Alors je vais avec elle... parce qu'Alexandra cherchait quelqu'un... parce que depuis la mort de son fils adoptif, elle était complètement seule. Et plusieurs personnes avaient voulu vivre avec elle et, ou c'est elle qui n'avait pas pu les supporter, ou c'est les dames qui n'avaient pas pu la supporter ! Donc, je vais pour faire une visite de courtoisie, pour une demi-heure, disons. Elle me dit : mon enfant, ne me laissez pas seule, je vais mourir dans deux heures, ne me quittez pas et vous verrez je ne suis pas une ingratitude. Bon. Une femme de quatre-vingt-onze ans qui vous dit qu'elle va mourir dans deux jours, vous la croyez, presque. Et voilà comment une visite d'une demi-heure s'est transformée en dix ans merveilleuses aux côtés de cette grande dame ». Selon elle, Alexandra David-Neel est « la plus grande exploratrice française » : « Citez-moi des explorateurs qui ont vécu trente ans dans des pays avant de les décrire ! Qui parlaient le français, l'anglais, l'allemand, le hollandais, l'italien, le tibétain, le sanscrit ! Et dans les archives j'ai trouvé des documents qui montrent aussi qu'elle est allée très loin dans les études d'hindi, de

chinois et de pali. Vous avez beaucoup de gens qui travaillent sur dix langues ?! ».

Expliquant les raisons de son installation définitive à Digne après la mort de l'exploratrice : « La ville de Digne était légataire universel, ils m'ont dit : si vous partez, qu'est-ce qu'on va faire de tout ça ? Je savais pas non plus, moi, quoi faire ! Je me suis mise à travailler, j'ai rangé, j'ai brûlé, j'ai classé... Et puis je me suis dit que je pouvais consacrer le temps qu'il me reste à éditer ses écrits inédits et faire vivre la maison !

Vous savez, il y avait tellement de choses dans les archives qu'une seule personne ne suffirait pas ! ». Aujourd'hui, Marie-Madeleine Peyronnet assure la direction du centre, organise l'accueil des personnalités, l'hébergement des visiteurs tibétains qui viennent régulièrement enseigner ou effectuer des rituels publics à la Fondation (lamas, artistes, troupes folkloriques, musiciens moines). C'est aussi elle qui, pendant des années, a servi de guide pour les trois visites quotidiennes (gratuites) de la maison : à 10h, 14h et 15h30. Aujourd'hui, elle ne guide plus qu'une visite par jour ou moins, mais c'est toujours sa voix que les visiteurs entendent grâce à l'enregistrement diffusé à chaque station (hall d'entrée, bureau, chambre, vitrine d'exposition).

Lors des visites que j'ai effectuées, plusieurs femmes ont officié comme

guide : Clothilde, Miette et Marie-Madeleine Peyronnet qui, malgré l'âge, semble toujours apprécier sa mission de « faire connaître Alexandra », « manifester sa présence », « évoquer son souvenir ». Les visites qu'elle guide sont en tout cas les plus appréciées du public, les plus mises en valeur par les autres membres de la Fondation et, à vrai dire, celles qui m'ont le plus touchée également, parce qu'elles sont en effet très vivantes. Ci-dessous figure la transcription du texte enregistré de la visite, en italiques. Les commentaires additionnels par Madame Peyronnet figurent en caractères habituels.

Voix de Marie-Madeleine Peyronnet, dans le hall d'entrée :

- *Vous allez visiter la maison où a vécu Madame Alexandra David-Neel, écrivain orientaliste et incontestablement la plus aventureuse exploratrice et le plus intrépide reporter de notre siècle. Ceux qui ne connaissent pas Alexandra David-Neel sont peut-être surpris d'entendre dire cela avec tant d'assurance, car nous avons de très grands reporters à l'heure actuelle, mais lorsque ceux-ci se rendent dans un pays étranger pour faire un reportage ou écrire un livre, ils y restent quelques jours, trois mois, deux ans maximum. Et la plupart du temps ils ont besoin d'un traducteur pour communiquer avec les gens du pays.*

C'est plus de trente années qu'Alexandra David-Neel a vécues en Extrême-Orient et en Asie centrale. Elle parlait plusieurs langues : le français, l'anglais, l'allemand, le hollandais, l'italien, le tibétain et le sanscrit ; et en mettant à jour les archives, nous avons trouvé des cahiers d'études qui prouvent qu'elle avait aussi étudié le chinois, l'hindi et le pali. Si bien que lorsqu'elle rencontrait des philosophes, des hommes politiques ou des gens du peuple, elle s'exprimait directement dans leur langage, et le lama Yongden, son fils adoptif, connaissait également plusieurs dialectes orientaux. Ce qui fait qu'à eux deux, ils n'ont que très rarement eu besoin de traducteurs.

Pourtant, ceci n'est pas le plus important. Voyez-vous ces idéogrammes calligraphiés par des philosophes chinois ? Ils expriment aussi des louanges à la gloire d'Alexandra David-Neel. Mais ce ne sont pas ses connaissances qui les ont étonnés ! C'est sa compréhension asiatique. Qu'une blanche perçoive comme un jaune les a surpris. C'est donc surtout cet aspect qui fait la valeur de son oeuvre et aussi qu'elle nous a transcrit ces philosophies, ces religions orientales avec une culture occidentale et en essayant de simplifier pour toucher le grand public et non

pas faire une œuvre hermétique qui ne touche que des spécialistes.

Nous allons voir un petit temple bouddhiste. Cependant, avant d'attirer votre attention sur les quelques objets qui nous restent – toutes les collections sont parties à Paris, au Musée Guimet et au Musée de l'Homme – nous faisons une petite digression par intégrité intellectuelle vis-à-vis d'Alexandra David-Neel :

Lorsque vous abordez son œuvre et plus particulièrement la correspondance qu'elle a adressée à son mari pendant quarante années, vous comprendrez qu'elle ne s'était pas convertie au bouddhisme en tant que religion.

Comme vous le savez, le bouddhisme est une philosophie prêchée par le Bouddha Siddharta Gautama. C'est en entrant au Tibet que le bouddhisme est devenu en quelque sorte une religion, car s'est greffée sur la doctrine originelle la vieille religion qui prévalait en Asie centrale depuis des millénaires : le chamanisme (au Tibet le Bön), d'où les rites, la magie, voire la sorcellerie dont le bouddhisme originel était totalement dépourvu. Cet amalgame, bien entendu, n'a été fait qu'au niveau populaire.

Vous savez aussi que le Bouddha ne voulait pas qu'on le déifie. Ce n'est que

plusieurs siècles après sa mort que l'on a commencé à faire des statues, des peintures le représentant.

Revenons à la visite de ce petit temple, qui du vivant d'Alexandra David-Neel était en réalité un souk. Etaient entassés dans cette pièce tous les cadeaux qu'elle avait reçus au cours de ses pérégrinations. Ceux-ci étaient non seulement des souvenirs de voyages, mais aussi et surtout les preuves de la considération que tous les grands lamas avaient eue pour elle en les lui offrant.

Marie-Madeleine Peyronnet ajoute (paroles qui reviennent systématiquement dans ses propos) qu' « en 1981, quand le Dalaï Lama est venu, il a eu les larmes aux yeux et il a dit : là, on voit qu'une vraie bouddhiste a vécu ! Vous allez voir la pauvreté... et vous vous direz : heureusement qu'on ne paie pas pour voir ça ! ». Mais avant de pouvoir constater l'étendue de l'humilité bouddhique d'Alexandra David-Neel telle qu'elle se manifeste dans son mobilier, les visiteurs sont invités à contempler les objets présentés dans la salle de droite, appelée « temple » - cette fameuse pièce pleine de vermine où reposaient les cendres du Lama Yongden, qui avait effrayée Marie-Madeleine Peyronnet.

Visite du temple : petite pièce carrée attenante à l'entrée :

Marie-Madeleine Peyronnet :

- Nous sommes dans un petit temple, qui n'existait pas lorsque Madame Neel a acheté la maison en 1927. C'était une petite maison qui n'avait que deux pièces posées l'une sur l'autre, en hauteur. Mais elle a voulu agrandir la maison au fil des années, pas pour être plus à l'aise, mais tout simplement pour pouvoir conserver avec elle toutes les affaires qu'elle a ramenées au cours de ses voyages. Pour elles, ces objets étaient surtout des preuves pour ceux qui doutaient qu'elle avait réellement entrepris ces voyages. L'aspect artistique ne l'intéressait pas du tout...

Marie-Madeleine Peyronnet détaille les objets contenus dans cette pièce : les *thangka* (tapisseries figurant des bouddhas ou des maîtres servant de support à la méditation), dont certaines viennent d'être restaurées grâce à son « filleul » (un artiste tibétain qu'elle parraine), de l'horloge chinoise en forme de dragon allongé qui fonctionne par détonation grâce à une mèche et des boules de poudre (« comme ça même les aveugles peuvent connaître l'heure »). Elle déplore le départ de nombreux objets pour le Musée Guimet et pour le Musée du Quai Branly, mais rassure le public

sur les capacités du lieu à attirer encore les grands de ce monde : « PPDA va d'ailleurs venir bientôt pour faire une émission ». Elle montre ensuite trois « beaux bouddhas ».

Le premier est chinois, datant de trois cents ans et réalisé à partir de morceaux d'ivoire scellés ensemble à la coulure d'or et d'argent. Le deuxième est un bouddha coréen datant du XVe siècle, en bois. Le troisième est un bouddha indonésien, en bois également, bien qu'il paraisse être de pierre. Au milieu de l'autel trône le bouddha Amitâbha en bois doré, venu du Japon. Il date du XVIe siècle. Figure également un bouddha chinois de l'époque Ming.

Marie-Madeleine Peyronnet montre des plaques et des feuilles de format horizontal :

« Là, on a fait un assemblage pour vous montrer comment sont fabriqués les livres tibétains. La couverture du livre est toujours une planche qui doit avoir la longueur des feuillets. Les feuillets eux-mêmes sont plus courts, bien sûr, comme pour les livres chez nous. Cette plaque-ci a été gravée à la main au monastère de Kum Bum, au XVIIe siècle.

Kum Bum, c'est un des monastères les plus grands du Tibet qui n'a pas été rasé lors de la révolution culturelle. Madame Neel en parle dans ses livres parce qu'elle y a séjourné pendant plusieurs années... Ensuite, vous voyez les feuillets, ils se tournent comme ceci

(elle fait le geste). Ils ne sont pas attachés. Ca se lit dans le même sens que nous. (...)

Ca, c'est la planche à imprimer, recto-verso, gravée à la main. Il faut graver le texte à l'envers, une planche pour chaque page. Aujourd'hui, les Tibétains utilisent toujours cette technique. C'est du travail ! Mais il faut relativiser, parce qu'au Tibet, peu de gens savent lire... Là, c'est un poignard magique. Ca s'appelle un *purba*. Le bouddhisme n'est qu'une philosophie, mais au fil des siècles, il y a eu plusieurs religions qui se sont mélangées au Tibet, et ça a donné lieu à tout un tas de superstitions, de magie, de sorcellerie... Ce poignard est utilisé dans le cadre de sorcelleries, il est maléfique. Je dois même vous raconter une anecdote, que je raconte d'ailleurs dans mon livre : un jour, j'ai failli tuer quelqu'un avec ce poignard, un visiteur. Je parlais comme je fais là, au cours d'une visite, et quelqu'un arrive en retard, sonne à la porte... J'avais l'objet dans les mains. Je vais à la porte, l'ouvre, et je vois un monsieur qui se trouve là. Quand il me voit ouvrir avec ça dans la main, il écarquille les yeux de terreur, il devient tout blanc, il commence à reculer... Et je me suis dit : mais s'il continue à reculer comme ça, ce pauvre monsieur, il va finir par tomber dans l'escalier ! Je tends le bras pour l'empêcher de tomber et là, il s'étale raide évanoui par terre. Alors, on ne comprend pas,

on le secoue, on lui apporte de l'eau... Il se réveille épouvanté en disant : surtout ne touchez pas à ce poignard, il va vous arriver toutes les catastrophes du monde ! Ce monsieur avait lu des histoires de sorcellerie, et il y croyait dur comme fer ! Madame Neel en parle dans l'un de ses ouvrages ! ». Marie-Madeleine Peyronnet montre encore un *damaru*, explique qu'il a été réalisé à l'aide de deux crânes humains, précise que « les Tibétains recyclent tout », exhibe une petite cymbale qui sert aux offrandes de sons, explique qu'elle est réalisée à partir d'un alliage de sept métaux, fait voir un bol chantant. Elle montre également, dans une vitrine, une belle statue de Tchenrézi, le bouddha aux mille bras de la compassion, explique que la première fois qu'elle avait vu cette statue, Marie-Madeleine Peyronnet avait demandé à l'exploratrice pourquoi la statue, au demeurant si jolie, avait les pieds dans les artichauts. Elle n'avait pas reconnu le lotus ! Puis, elle revient sur l'histoire des araignées que l'on n'avait pas le droit de tuer. Ces anecdotes hautes en couleurs permettent de montrer le décalage qui existe entre le commun des mortels, auxquels Marie-Madeleine Peyronnet et l'homme au poignard appartiennent, et Alexandra David-Neel, « initiée » en Orient.

Les visiteurs sont ensuite invités à se rendre à l'étage, où se trouvent les pièces

centrales du musée : le bureau et la chambre de l'écrivain. On y pénètre avec la révérence et le respect qu'il se doit, le Dalaï Lama ayant, comme nous l'avons vu, apposé son sceau. On gravit alors le petit escalier pour découvrir, au premier étage, un univers minuscule (environ 20 mètres carrés pour le bureau et deux fois moins pour la chambre), poussiéreux et décati, au mobilier très rudimentaire, faisant l'objet d'une abondante exégèse en termes d'humilité, de pauvreté, de détachement tout bouddhique du matériel. Dans le bureau, se trouvent de grandes vitrines contenant des livres ayant appartenu à Alexandra David-Neel avec, dans celles du centre, la collection des éditions françaises et étrangères de son œuvre. Les murs sont peints en bleu turquoise et tapissés à certains endroits de panneaux de papier à fleurs roses datant de l'époque d'Alexandra David-Neel. Ces panneaux ont été recollés par Marie-Madeleine Peyronnet à partir de restes retrouvés à la cave pour que la pièce conserve un « aspect authentique », « d'époque ». Il n'y a rien dans cette pièce de superflu, de coquet, ni même de confortable. Elle semble avoir été aménagée suivant l'éthique spartiate. On dirait la chambre d'une pauvre misérable, non celle d'un grand écrivain français réputé de par le vaste monde. Mais Marie-Madeleine sait le transformer par son évocation tendre,

amusée et moqueuse, en un lieu exceptionnel. Le petit fauteuil en osier « porte encore la trace du dos d'Alexandra », l'abat-jour de la lampe de sa chambre a été réalisé à partir de papier journal datant des années trente (une publication socialiste), la photographie de ses parents prouve qu'elle ne les détestait pas tant que cela. L'ancienne secrétaire évoque la force de vivre de l'exploratrice, qui avait fait renouveler son passeport à l'âge de cent un ans, qui avait répondu au médecin qu'« à son âge, on ne portait pas de lunettes », etc. La minuscule chambre contient un tout petit lit, qu'à la fin de sa vie l'auteur n'utilisait plus, le fauteuil où elle dormait assise et un petit bureau muni de la lampe à l'abat-jour socialiste. Sur le palier se trouvent également une chambre interdite au public, qui sert de bureau à la Fondation et où sont rassemblés les dossiers relatifs au parrainage d'enfants et aux artistes tibétains exilés en Inde, et une grande pièce qui fut occupée pendant plusieurs années par des lamas ou artistes peintres tibétains de passage.

Une fois redescendus, les visiteurs sont invités à admirer une exposition permanente de poupées tibétaines et de divers objets ayant appartenu par Alexandra David-Neel – et pour la plupart ramenés de ses voyages. On y trouve notamment les deux bagues (cloche et *dorjé* tibétains) que l'auteur a reçues de l'un de ses maîtres,

auprès duquel elle resta plusieurs mois en retraite. Ces bagues font l'objet de commentaires appuyés de la part des guides et de Marie-Madeleine Peyronnet, car elles constitueraient « des preuves » de « l'initiation » d'Alexandra David-Neel. Enfin, la visite de la maison se terminera par un passage obligé à la boutique, qui permettra aux visiteurs d'« emporter un peu de sagesse chez eux ». S'y trouvent les livres d'Alexandra David-Neel, des cartes postales, des bijoux en argent venus du Népal, des tapis, des statuettes de bouddha... Les gains vont en grande partie à des œuvres liées à la Fondation (notamment un parrainage d'enfants).

Conclusion

Le musée propose ainsi un voyage dans l'œuvre et dans la personnalité d'Alexandra David-Neel. Il conduit de la scène de ses explorations à la sphère intime de sa vie quotidienne, entièrement occupée par l'écriture. Plusieurs guides interprètent la figure de cet écrivain (toujours décrit comme « extraordinaire », « hors-normes », « épatante », « exceptionnelle ») à l'attention des visiteurs, la plupart du temps des novices que l'on s'évertue à déniaiser. La scène de rituels tantriques et la scène du campement sont

confiées à l'interprétation changeante du personnel de la mairie de Digne, tandis que le cœur de la Fondation, la maison historique où a vécu et où est morte Alexandra David-Neel fait l'objet d'une exégèse figée, dont la sacralité est doublement protégée : par l'enregistrement sonore d'une part, par la présence physique de Marie-Madeleine Peyronnet, de l'autre. C'est à cette dernière que revient le mot de la fin – version autorisée et officielle – sur le personnage d'Alexandra David-Neel. Cette dernière est présentée comme l'équivalent d'une sainte bouddhiste : au-dessus des contingences matérielles, respectée et saluée par les plus grands (le Dalaï Lama et PPDA), comprenant la philosophie des « jaunes » avec « une âme de blanche », dotée d'une force morale exceptionnelle. Cette « sagesse orientale » qu'elle aurait si bien comprise est décrite comme une « philosophie » dont les Tibétains seraient dans leur écrasante majorité de bien piètres représentants – alors que la jeune théosophe, anarchiste et franc-maçonne belge de vingt ans en aurait très rapidement saisi le sens profond. Les procédés d'écriture, les routines propres à l'écrivain, ne sont pas décrits. On ne sait rien du travail quotidien d'Alexandra David-Neel assise à son bureau. Le passage des scènes de l'enquête ethnographique (étage de la seconde maison) au résultat final (les livres qui

ont été rédigés dans le petit bureau miteux) n'est ainsi pas éclairé par ce dispositif muséal, qui se présente pourtant comme une « maison d'écrivain ». Il faut peut-être en déduire que la constitution de l'œuvre d'Alexandra David-Neel ressortit au mystère, de ces « mystères » et « phénomènes psychiques » qu'elle affectionne tant. Or, ce sont précisément ces mystères et phénomènes psychiques que d'autres personnalités de la Fondation cherchent à mettre en avant, tout en les démystifiant et en les rendant accessibles au grand public, au détriment de la sacralité du personnage d'Alexandra.

Franck Tréguier, en effet, est un homme discret mais actif. Lors des visites guidées par Marie-Madeleine Peyronnet dans la maison historique, le directeur du musée se désespère souvent de voir « la spiritualité bouddhiste » se réduire à une « attraction pour curistes ». Il trouve en outre que Marie-Madeleine « en fait trop dans le folklore », et perd de vue ce qu'Alexandra, elle, avait très bien compris, ou du moins très bien perçu (« quelque chose qui nous dépasse »). Bouddhiste convaincu et disciple d'un lama tibétain, Franck Tréguier souhaite poursuivre l'œuvre de l'exploratrice autrement, et ainsi pallier à la disparition fatale de Marie-Madeleine Peyronnet. Il estime que pour pérenniser la Fondation, cette dernière ne doit pas se contenter d'être un lieu de

mémoire animé par les évocations sentimentales d'un oracle talentueux, faisant revivre à heures fixes un personnage décédé. Comme l'ancienne secrétaire le reconnaît elle-même, le bureau et la chambre ne méritent pas vraiment la visite. Quant à la bande enregistrée, pourra-t-elle faire illusion encore longtemps ? Franck Tréguier a donc décidé de prendre le taureau par les cornes : il a entamé la construction d'une suite de pièces supplémentaires dans la seconde maison (non encore ouvertes au public). Elles seront destinées à recevoir une collection d'objets sacrés, « mis en contexte et expliqués ». Je suis allée avec lui visiter l'une de ces pièces, la plus achevée : avec ses murs rouges sombres, sa semi obscurité, on se croirait à l'intérieur d'un temple tibétain – ce qui est effectivement l'effet recherché. Des statues, des *thangka*, un mandala de sables y sont exposés, somptueux, et dotés de panneaux expliquant leurs usages rituels. Enthousiaste et méticuleux, Franck Tréguier travaille à ce projet avec un ami tibétain, avec le souhait de conduire les visiteurs vers une meilleure compréhension des rituels tibétains et, si possible, de les amener à cette pratique dotés d'un véritable savoir tibétologique. Ces désirs d'extension sont ainsi à la fois conformes et contraires à la « philosophie » d'Alexandra David-Neel : comme elle, il pratique l'extension

architecturale de manière à accueillir de nouveaux objets tibétains, contre elle, il considère que les pratiques tantriques ne sont pas l'apanage des « grands maîtres » ou d'évanescents « mystiques du Tibet ». Le peuple français, s'il l'aborde de manière sensée, peut également y avoir droit. Dans cette perspective, Samten Dzong s'offre de plus en plus comme un centre de promotion et de diffusion du bouddhisme tibétain en France, à la manière d'un « centre du dharma » qui ne dirait pas son nom et qui serait dirigé, de l'invisible, par une figure mythique : Alexandra David-Neel, une « sacrée bonne femme ».